

## Le sauvetage des Arméniens du Djebel-Moussa

### Extrait de « Marins à la bataille »

Paul Chack, Capitaine de Vaisseau et Ecrivain de Marine (1876 – 1945)

### volume 3 « *Le dernier survivant* » chapitre V

relié par ma Grand-mère paternelle, Simone Hausermann-Cordelle en 1932

#### V. — LES ARMÉNIENS DU DJEBEL-MOUSSA.

Rallions nous-mêmes la baie d'Antioche. Là, des hommes appellent au secours, des hommes dont les signaux sont aperçus le 5 septembre par le croiseur *Guichen*, en patrouille devant le rempart rocheux coupé de ravins énormes qui aboutissent à la mer, comme feraient de gigantesques torrents, dont les lits desséchés se seraient épanouis en longues plages complètement séparées les unes des autres par les falaises à pic.

Deux grands pavillons blancs sont hissés au faite des plus grands arbres du Djebel-Moussa ou montagne de Moïse, dernière croupe des monts Amanus contre laquelle s'adosse le petit port turc de Souaidieh.

Un des pavillons porte, en français, ces mots : « Chrétiens en détresse. Sauvez-nous. »

Ces chrétiens sont des Arméniens. Ils vivaient dans la basse vallée de l'Oronte toute proche. Nées au temps des croisades, leurs bourgades ont recueilli les fuyards éperdus que pourchassaient les Mongols à la fin du XI<sup>e</sup> siècle. Et les descendants des Mongols poursuivent les fuyards d'aujourd'hui. Ici encore, l'histoire renaît. En 1914, ces Arméniens ont échappé à prix d'or aux recruteurs turcs. Puis, la rage au cœur, ils ont subi le pillage – baptisé réquisition – de leurs récoltes et de leur bétail. À Bitias, cette razzia s'est accompagnée de l'enlèvement des femmes et des jeunes filles. Les gens de Bitias ont alors gagné la montagne.

Dans les autres villages, dévastés eux aussi, les malheureux s'obstinaient à vivre. C'était abuser, car 900 familles turques, évacuées des Balkans et campées à Souaidich, attendaient que disparaissent ces infidèles pour prendre leurs maisons et leurs fermes. Et l'héritage tardait à venir...

Au mois d'août 1915, estimant que le sursis a assez duré, Djemal Pacha ordonne que s'exécute la sinistre relève sans autre délai et suivant le rite habituel. Ordre est donné aux Arméniens de se rassembler pour quitter le pays et gagner Damas.

La sentence d'exil cache la condamnation au massacre. Les condamnés le savent. Depuis que notre pavillon ne protège plus la Syrie, bien des colonnes sont ainsi parties pour Damas, pour Alep ou pour l'Anatolie, sans que les déportés aient atteint le but assigné à leur exode. Les cadavres des hommes jonchent les routes d'Asie mineure, tandis que les femmes et les jeunes gens des deux sexes ont été enlevés, par des bandes irrégulières, disent les Turcs... L'obéissance à l'ordre reçu serait proprement un suicide. Seule l'insurrection donne une chance de vivre. Eh bien ! va pour l'insurrection.

Et les Arméniens des villages rejoignent ceux de Bitias dans le Djebel-Moussa : 4 000 femmes, enfants et vieillards, que défendent 700 combattants à peau tannée, coiffés du bonnet de fourrure national, armés de 40 fusils Gras, de 8 Mauser pris aux Turcs, et aussi de 300 fusils de chasse, la plaine de l'Oronte étant la plus giboyeuse qui soit. On fabrique des munitions sur place. Ce qu'on a pu sauver des troupeaux nourrit les assiégés.

Car tout de suite la guerre s'est faite siège. Retranchés dans la montagne dont les pentes raides, couvertes de pierres roulantes et coupées sans cesse par des barres d'escarpement, défient l'assaut, les Arméniens ont affaire à 7 000 assiégeants. Peu à peu, au prix de nombreux morts, les Turcs ont avancé. Bientôt les deux troupes, brûlant d'une haine pareille, ne sont plus séparées que par un ravin.

À dix contre un, l'affaire est sûre. Confiants dans son issue, les Turcs, la nuit, dorment tranquillement.

À un contre dix, les insurgés ne dorment guère. Connaissant jusqu'en leurs moindres cailloux les passes de la montagne, ils profitent d'une nuit d'août, une belle nuit sans lune, pour entourer la position ennemie et donner l'assaut. Les Turcs s'enfuient, laissant



*Postés dans les rochers.*

sur le terrain 200 tués et bien plus de 200 fusils avec leurs cartouches. À présent, les vainqueurs sont riches... mais que peuvent-ils espérer en face des réserves de la 4<sup>e</sup> armée ottomane ? Contre eux, Djemal envoie 15 000 hommes qui bloquent aussitôt toutes les issues vers l'intérieur.

La famine achèvera-t-elle ces chrétiens à qui seule la mer reste ouverte... la mer ou la mort ?

Postés dans les rochers, cachés derrière les murs en pierres sèches qui barricadent la moindre piste, les hommes fusillent toute silhouette turque. Les femmes ont enterré les 25 morts du dernier combat, puis, sans ressources médicales, elles ont soigné les blessés. Enfin, elles ont cousu les deux grands pavillons blancs. Pendant des jours et des jours, trois bons nageurs sont restés au bord de l'eau, guettant l'horizon. Pas une fumée...

Et, soudain, voici le *Guichen*. À l'instant qu'il se présente, il reste encore dans la montagne des vivres pour un mois... et des munitions pour quatre jours.

– Emmenez à Chypre les femmes et les vieux. Donnez-nous 300 fusils, 50 000 cartouches, 100 sacs de farine et 50 sacs de sel. Nous tiendrons six mois.

Ainsi parle, au nom de tous, Pierre Dimlakian au commandant du *Guichen* le 5 septembre et, le 6, à l'amiral Dartige accouru avec la *Jeanne-d'Arc* et le *Desaix*.

Mais il faut d'abord prévenir Paris. Un télégramme mal dirigé n'y arrivera que le 15... Le temps presse. À Chypre, le 8, le Haut-Commissaire britannique refuse net à l'amiral de recevoir les fugitifs. Le 10, un nouveau télégramme qui, cette fois, parvient sans retard, apprend aux services de la rue Royale que la 3<sup>e</sup> escadre cherche à délivrer des chrétiens. À cette première nouvelle, Paris répondra le 14, sans hâte, mais non sans étonnement : « Où est le mont Moïse ? » pensant peut-être que la 3<sup>e</sup> escadre navigue en plein Sinaï.

Il est trop tard pour entrer dans des explications géographiques ; le 10, les Arméniens n'ont plus de munitions que pour quarante-huit heures et le commandant des forces turques pose l'ultimatum : « Reddition dans les vingt-quatre heures ou massacre ». Pour gagner du temps et occuper l'ennemi, le *Desaix* et le *Guichen* détruisent à Souaidieh la caserne et le télégraphe et font sauter un dépôt de munitions, tandis que l'amiral Dartige ordonne d'embarquer les chrétiens et renforce le *Guichen* et le *Desaix* avec le *D'Estrées*, l'*Amiral-Charner* et la *Foudre*, auxquels se joint bientôt le porte-avions anglais *Raven*.

Ainsi, devant le Djebel-Moussa, le sous-marin allemand, qui a opéré à Rhodes, aurait trouvé six navires à torpiller...

L'ordre qui les rassemble est le dernier que donne en Syrie l'amiral Dartige du Fomet. Appelé le 12 à la tête de l'escadre des Dardanelles, il recevra, un mois plus tard, le commandement en chef des forces navales françaises en Méditerranée.

Revenons aux insurgés. Tandis qu'ils brûlent leurs dernières cartouches, le contre-amiral Darrieus et M. DeFrance, notre ministre au Caire, essaient d'arracher aux autorités anglaises d'Égypte la permission d'amener à Port-Saïd les gens du Djebel-Moussa. Ils ont gain de cause le 12 septembre. Le même jour, à l'aube, par une houle haute de deux mètres qui brise sur la plage du Ras-el-Mina, les canots de nos croiseurs commencent d'embarquer la foule des malheureux. Nos fusiliers-marins sont à terre et nos bâtiments tiennent les Turcs en respect avec leurs canons. Le soir, le dernier Arménien est sauvé.



Cartes contenues dans « Pavillon Haut » : Paul Chack, édition 1929  
Méditerranée Orientale (page 119)

Secteur de patrouille des chalutiers de Syrie (page 209)

Ouvrage relié par ma Grand-mère Simone Hausermann-Cordelle en 1932



